Entretien paru dans « Flash », 24 mars 2011

ENTRETIEN SUR LA VITESSE

1) « *La précipitation est diabolique », affirme le proverbe. Quelle part de vérité dans ce propos de comptoir ?*

Une grande part. Dans un livre remarquable, *Accélération. Une critique sociale du temps* (La Découverte), Hartmut Rosa montre bien que l'accélération sociale est un principe tendanciellement dominant de la modernité : « L'accroissement de la vitesse constitue le véritable moteur de l'histoire moderne ». C'est ce qu'avait déjà montré Paul Virilio dans ses travaux sur la vitesse. Le temps s'accélére et nous dévore comme Kronos dévorait ses enfants. Le problème n'est pas que les choses vont vite ou plus vite, mais que ce mouvement suscite en nous le sentiment que « tout va trop vite », que l'on n'a « plus de temps pour rien », sentiment qui engendre le stress et la frustration (la « fatigue d'être soi » dont parle sociologue Alain Ehrenberg).

La modernité a aussi a consacré le présentisme, c'est-à-dire un mode vie limité à l'instant présent, qui se fonde à la fois sur la destitution du passé et sur la peur de l'avenir. Chaque instant présent abolit celui auquel il succède, en attendant d'être aboli par le suivant. Le résultat, de l'*e-mail* au *speed-dating*, c'est que tout devient éphémère, que rien n'est plus assuré ou garanti, que rien ne peut plus être transmis, qu'aucun engagement ne s'inscrit plus dans la durée. Précarité et « flexibilité » deviennent la règle.

La modernité, enfin, nous a fait sortir de la logique tellurique, terrienne, qui repose à la fois sur des frontières et des limites, pour nous faire entrer dans un monde « maritime », qui ne connaît que des vagues, des flux et des reflux. C'est la « modernité liquide » dont parle Zygmunt Bauman. La politique est liée à l'élément tellurique, le commerce et l'information à l'élément maritime. L'accélération, comme la vague géante d'un tsunami, emporte tout sur son passage : une vie harmonieuse, des rapports sociaux mesurés, l'équilibre des programmes de travail et de loisir, des rapports normaux entre les générations et entre les sexes, les repères et les valeurs, les identités, les projets d'existence, et bien sûr la démocratie.

La fuite en avant est aussi une course à l'abîme : elle consiste à aller de plus en plus vite vers nulle part, l'adoration du mouvement se substituant à toute réflexion sur les finalités ou les buts à atteindre. Mais surtout, tels les figurants du Châtelet qui chantent « Marchons, marchons ! » tout en restant sur place, elle débouche sur l'immobilisation. Car il y a des limites naturelles à la vitesse : limites physiologiques, limite du nombre d'heures de chaque journée. Paul Virilio parlait très justement d'« immobilité fulgurante » pour décrire ce paradoxe, bien dans l'esprit des travaux d'un Ivan Illich sur la contre-productivité. Exemple

typique : les voitures peuvent aller de plus en plus vite, mais plus il y a d'automobiles et plus il y a d'embouteillages, si bien qu'en fin de compte on n'avance plus. Nous courons sur les « tapis de course des instituts de fitness » tout en restant sur place.

2) *Tout semble aller de plus en plus vite… Vos positions relatives à la décroissance sont-elles compatibles avec un éventuel, et peut-être nécessaire, ralentissement de la marche du monde ?*

L'accélération n'est pas seulement technologique, même si la technologie (des transports, des communications, des flux financiers) a joué un rôle essentiel dans le « rétrécissement du monde ». L'obsession de la croissance et du « toujours plus » s'y est ajoutée. La crise écologique actuelle est une crise de désynchronisation : on épuise les ressources naturelles à un rythme excédant les capacités de reproduction des écosystèmes. Cette désynchronisation se constate partout : entre la société globale et les acteurs sociaux, entre l'espace d'expérience et les horizons d'attente, entre la démocratie politique et l'économie globalisée. Il est clair, de ce point de vue, que la décélération implique la décroissance. Le problème, c'est que pour l'économie capitaliste, qui est ordonnée au « toujours plus », « le temps, c'est de l'argent ». Pour le sociologue Georg Simmel, l'argent constituait déjà l'expression même de l'accélération sociale. Dans une optique où une croissance matérielle infinie est devenue un objectif qui va de soi, toute récession est perçue comme « ralentissement » (*slowdown*) dommageable.

3) *Vous-même, regrettez-vous certains écrits, parfois rédigés dans une urgence finalement toute relative ?*

J'écris vite, mais j'ai toujours méprisé l'urgence. Régulièrement, j'entends répéter par des esprits simples (ou agités) qu'« il y a urgence », qu'il est « minuit moins cinq », que l'heure n'est plus à la réflexion, et moins encore à la pensée méditante, qu'il est plus important de préparer les prochaines échéances électorales que de disserter sur le « sexe des anges ». Cet activisme relève d'une impatience à courte vue qui nourrit l'accélération, mais ne débouche strictement sur rien. Se concentrer sur le court terme est le meilleur moyen de perdre sur la longue durée.